NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

89 N° 4 1967

L'existence de Dieu aujourd'hui

M. CORVEZ (op)

p. 376 - 400

https://www.nrt.be/en/articles/l-existence-de-dieu-aujourd-hui-1459

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

L'existence de Dieu aujourd'hui

Le monde d'aujourd'hui se remplit d'athées, ou plutôt, l'athéisme se répand de plus en plus dans le monde : on sait bien que tous ceux qui se disent ou se croient athées ne le sont pas vraiment. A l'encontre des propagandes, en dépit de toutes les objections et oppositions, la raison spontanée de l'homme trouve encore un chemin vers Celui qu'elle ne sait pas nommer Dieu mais qu'elle place, avec des mots parfois dérisoires, au sommet de tout. C'est Dieu lui-même qui se propose à la conscience morale quand elle reconnaît qu'on doit vivre pour un Absolu qui mérite d'être aimé et servi par-dessus tout ; c'est vers Dieu que l'esprit de l'homme s'élève instinctivement, par une induction très simple, quand il considère le monde et ses merveilles [1].

Lorsque, à partir de la conscience morale ou du monde visible, la raison découvre l'existence de Dieu, elle ne s'embarrasse ni des objections possibles, ni des précisions de détail. Sa lumière naturelle, quand elle n'est pas obnubilée par un climat culturel déformant, est assez vive pour la mener rapidement au but, par une sorte d'inférence de type intuitif, dont la clarté baigne dans une expérience quasi immédiate. Mais viennent les contradictions, le besoin d'expliquer, de prouver que la démarche spontanée de l'esprit n'est pas fallacieuse : c'est alors le temps de la philosophie, le temps de développer une argumentation dont la certitude critique surmonte les obstacles, dissipe les confusions, résolve les difficultés.

Nous voudrions proposer ici un ensemble de réflexions qui facilitent l'orientation de l'esprit vers Dieu et confirment la raison dans ses intuitions profondes, en établissant avec quelque rigueur l'existence de l'Etre suprême. C'est donc une étude purement rationnelle que nous entreprenons, persuadé que la raison humaine est capable, par ses propres forces, de s'élever jusqu'à Dieu. Nous allons procéder pas à pas, d'une manière nécessairement synthétique, mais avec le souci de nous faire comprendre et en ayant égard aux difficultés modernes relatives à notre problème.

Il s'agit de savoir si le monde se suffit à lui-même ou si, pour être ce qu'il est et ce qu'il devient, il ne suppose pas un Principe auquel

1. Au sujet d'une personne qui nie Dieu ouvertement, Martin BUBER écrivait ces mots saisissants : « Lorsque elle aussi, qui abhorre le nom, et qui croit être sans Dieu, s'adresse de tout son être au *Tu* de sa vie, comme à un *Tu* qui ne peut pas être limité par un autre, elle s'adresse à Dieu » (*Toi et moi*).

on doive attribuer les caractères absolus que l'on reconnaît communément à Dieu.

Au spectacle du monde l'esprit se pose des questions. C'est sa vie, sa passion de savoir, de comprendre. Interrogé à un certain niveau, le monde répond, se montre lumineux, intelligible. La science ne cesse de percer de nouveaux secrets de la nature, de formuler de nouvelles lois, qui expliquent, non seulement le *comment* des choses mais le *pourquoi* lui-même, parfois du moins, et jusqu'à un certain point. Pourquoi tel organe est-il conformé de cette manière, pourquoi cet acide aminé entre-t-il dans la composition de telle substance protéique, etc. ? A mesure que les découvertes se multiplient, le monde s'éclaire à nos yeux et fait éclater l'accord intime de ses articulations avec les exigences logiques de notre pensée. Rappelons-nous l'émerveillement d'Einstein constatant que les lois de l'esprit correspondent à celles de la réalité. « Ce qu'il y a de plus incompréhensible au sujet du monde, écrivait-il, c'est qu'il soit compréhensible. » Et Louis de Broglie commente : « La grande merveille dans le progrès de la science, c'est qu'il nous a révélé une certaine concordance entre notre pensée et les choses, une certaine possibilité de saisir, à l'aide des ressources de notre intelligence et des règles de notre raison, les relations profondes existant entre les phénomènes. On ne s'étonne pas assez de ce fait que quelque science soit possible, c'est-à-dire que notre raison nous fournisse les moyens de comprendre au moins certains aspects de ce qui se passe autour de nous dans la nature » [2]. C'est ainsi, par exemple, que les récentes découvertes paléontologiques sont venues prendre rang aux lieux et temps fixés par la théorie évolutionniste de la terre (« les fossiles au rendez-vous du calcul ») ; que les corps chimiques nouvellement reconnus avaient leur place marquée d'avance dans le tableau périodique de Mendéléiev ; que la planète Neptune a répondu exactement aux équations péremptoires de Le Verrier, et qu'aujourd'hui les cosmonautes vérifient avec joie la réalité des abstraites anticipations de nos savants. Bref, le monde est plein de lumière, et cette lumière est aussi celle de notre intelligence [3].

---

2. Louis DE BROGLIE, *Physique et microphysique*, Paris, 1947, pp. 229, 230.

3. Si la nature est « homogène à nos pensées », c'est parce que, d'abord, nos pensées elles-mêmes procèdent de l'expérience. Leur développement logique en nous reproduit la logique de la nature, dont il nous permet de connaître par anticipation certaines conséquences. Comme le dit ALAIN (*Idées*, p. 228) : « Dans le monde mécanique et inerte, nous trouvons comme un tracé, et presque sans écart, de nos pensées les plus abstraites. Les êtres qui ne font que tomber ou graviter sont comme des théorèmes en action. En sorte qu'il s'en faut de peu que le monde en sa variété ne nous offre l'image de la logique et des divisions de la logique ».

On pourrait multiplier les exemples de prévisions d'ordre physique, fondées sur des constructions théoriques, que l'expérience a brillamment confirmées.

Le même esprit qui interroge, le même dynamisme et le même désir de savoir, la même requête de sens et de compréhension, portent plus loin que la science ne saura jamais atteindre. Des questions autres que scientifiques se posent inévitablement à l'intelligence. Elles se rapportent à la structure intime des êtres et des choses, à l'origine et à la destinée du monde, à la place de l'homme dans le cosmos, à la raison d'être de son existence. Quelles sont nos réactions devant ces graves et multiples pourquoi ? Certains, comme Jean Rostand de nos jours, désespèrent de dépasser ce monde par la pensée, d'y trouver quelque piste pour un essor vers la transcendance. « J'ai passionnément cherché comme vous tous, avec l'espoir éperdu de trouver quelque chose, de pouvoir croire au destin de l'Homme. *Hélas ! il n'y a rien, et c'est une constatation pathétique* ». Notre besoin irrépressible de clarté sur les problèmes essentiels de notre condition est un besoin factice, en tout cas un besoin qui ne peut être satisfait : « Que l'insatisfaction de l'esprit soit notre lot, qu'il faille nous résigner à vivre — et à mourir — dans l'anxiété et dans le noir, telle est une de mes certitudes » [4]. Ainsi ne pourrait-on satisfaire à l'exigence d'intelligibilité radicale, inscrite pourtant dans la raison humaine, et on devrait prendre son parti d'une « absurdité » foncière du monde et de la vie.

D'autres, aujourd'hui comme hier, estiment que le monde ne laisse pas de nous parler d'un Etre, dont il porte, à leurs yeux, les marques indiscutables. A travers le monde, à partir de signes décisifs, plus parlants qu'ils ne l'ont jamais été, ils se réjouissent d'atteindre l'existence de son Auteur, et de trouver en lui réponse à leurs interrogations fondamentales. C'est dans le sillage des grands penseurs qui ont connu l'existence de Dieu, que nous engageons nous-mêmes notre propre recherche.

Une première voie qui mène à Dieu, la plus frappante peut-être pour les esprits modernes, nous paraît être celle qui prend son départ dans la considération de l'harmonie du monde inférieur à l'homme [5].

Signalons seulement l'une des prévisions mathématiques fameuses d'EINSTEIN : (*La Relativité*, 1955, p. 121) : « Il résulte de la théorie de la relativité générale que chaque ellipse planétaire doit nécessairement tourner autour du soleil (d'une manière définie) ; cette rotation s'élève pour Mercure à 43 secondes d'arc par siècle, exactement comme l'observation l'a établi. »

Et enfin, avec Louis DE BROGLIE (*Réception du Professeur L. Leprince - Ringuet à l'Académie Française*, 20 octobre 1966), rappelons la découverte du méson pi, dont « l'existence avait été prévue d'une façon remarquable par le théoricien japonais Yukawa, en cherchant à interpréter les interactions à très courte distance qui s'exercent entre les particules à l'intérieur des noyaux atomiques, et en assurent aussi la stabilité ».

4. Jean ROSTAND, *Ce que je crois*, p. 75.

5. Cette première voie est celle que saint Thomas expose comme cinquième argument. Elle formerait le premier chapitre d'un ouvrage que nous voudrions consacrer à l'ensemble des preuves.

On ne peut qu'évoquer ici l'unité harmonique du monde et son organisation merveilleuse, tant elle éclate aux yeux de l'observateur attentif, et tant l'ont décrite et exaltée les savants de tous ordres, physiciens, biologistes, astronomes, qui ont eu le privilège d'en pénétrer certains secrets. Quoi qu'il en soit des anomalies de la nature, des aberrations apparentes et des essais sans avenir, des pertes inutiles, des monstruosités même, de tout ce désordre qui scandalise au premier regard mais dont l'étrangeté se justifie par les exigences d'un ordre supérieur, l'univers, dans son ensemble et dans ses parties, dans le déploiement de ses phénomènes d'ordre cosmique ou atomique, dans les manifestations infiniment variées de la vie, présente un prodige d'arrangement, d'invention, de progrès dans la réussite, dont l'admiration des hommes peut à peine soupçonner la profondeur [6].

1. *L'ordre statique, dynamique et évolutif du monde de la matière inerte.*

Rappelons seulement que l'ordre fondamental et universel qui, de la mécanique céleste à la physique nucléaire, régit l'immense essaim des activités cosmiques repose sur la stabilité de lois de la nature, sur tout ce système de relations régulières, de constances, de récurrences périodiques, qui fonde et assure les accomplissements splendides et innombrables du monde des corps. L'univers matériel nous apparaît ainsi comme une vaste harmonisation des affinités et des échanges entre les choses et, plus profondément, comme une structuration progressive de ses éléments constitutifs. Les atomes multiples composent les molécules, qui elles-mêmes se combinent entre elles pour former des structures macromoléculaires : synthèses géantes qui entrent, à leur tour et selon un ordre rigoureusement défini, dans l'économie extrêmement complexe de l'unité cellulaire. Ces éléments matériels ne sont pas apparus simultanément dans le monde. La matière implique un processus, une genèse, orientée dans un sens perceptible, conformément à certaines lois physiques des transmutations nucléaires. Les noyaux lourds sont moins anciens ; la matière de la chimie organique est une matière récente. Ainsi se dégage un principe de complication graduelle de l'arrangement, au sein d'édifices corpusculaires d'ordre de plus en plus élevé.

---

6. Entre autres ouvrages susceptibles de donner le sentiment de la complexité harmonieuse du monde, on peut consulter : H. ROUVIÈRE, *Vie et finalité*, Paris, 1947 ; *De l'animal à l'homme*, Paris, 1949 ; *L'Energie vitale*, Paris, 1952. — A. VANDEL, *L'homme et l'évolution*, Paris, 1949. — L. CUÉNOT, *Invention et finalité en biologie*, Paris, 1941 ; *L'Evolution biologique*, Paris, 1951. — R. G. SIMPSON, *Rythme et modalités de l'évolution*, Paris, 1950. — L. BOUNOURE, *Déterminisme et Finalité*, Paris, 1957.

2. L'ordre hiérarchique et évolutif du monde de la vie infra-humaine.

Le phénomène de la vie, au point de vue des structures comme à celui des fonctions et de l'évolution générale, révèle, lui aussi et mieux encore, la rationalité profonde qui imprègne la totalité de son domaine. L'apparition d'une seule synthèse vivante requiert, en proportions très délicates, des lipides et des sucres, des vitamines, des enzymes, etc. L'organisation des protéines elles-mêmes, outre son énorme complexité, est admirablement adaptée aux fonctions biologiques essentielles. Comme l'écrit le savant soviétique Oparin : « Les protéines — ferments, hormones, etc. — sont des organes parfaits, rationnellement édifiés, du protoplasme vivant » [7]. Dans tout germe vivant, disait aussi Claude Bernard, il y a une idée directrice qui se développe et se manifeste par l'organisation ». Tout organisme, en son anatomie et en sa physiologie, comporte un agencement rationnel, des connexions internes, des co-adaptations, assurant avec efficacité l'épanouissement de l'individu et de l'espèce [8]. L'organisme humain en particulier est cette merveille de coordination entre des tissus différenciés, des organes multiples et des fonctions équilibrées, qui a rendu possible l'avènement d'un esprit, capable de penser l'univers et de s'interroger lui-même sur son origine et sur sa destinée.

Les lois dynamiques qui orientent le développement de la matière, toujours dans le même sens, vers des structures toujours plus hautes, commandent aussi l'évolution de la vie, selon une progression des espèces vivantes, qui surgissent, au cours du temps, dans un ordre irréversible de complexité croissante. L'arbre de la vie dans son ensemble monte vers des organismes plus délicats, des psychismes plus riches, vers une spécialisation de plus en plus accentuée. A contempler cette ascension obstinée de la vie sur la planète, on se convainc sans peine qu'un succès magnifique a été réalisé par étapes, comme se développe une pensée ; on voit qu'une œuvre s'est accomplie, manifestée de plus en plus par les découvertes de la paléontologie [9]. Des multitudes d'organismes inférieurs ont porté l'évolution biologique, d'une manière continue et même accélérée, pendant deux milliards d'années et plus, jusqu'à l'apparition de l'homme. Cette construction en marche, cette course vers la synthèse, par le moyen des échanges biologiques, par l'adaptation mutuelle des vivants et de

7. A. I. Oparin, *Le Problème de l'origine de la vie.*

8. « Chez l'embryon de mammifère sont préparées l'architecture intérieure des os, leurs extrémités articulaires, une sole plantaire, des lignes de la main, des bourses séreuses, des callosités, etc., répondant à des nécessités mécaniques ou à des usages qui n'apparaîtront que plus tard : comment se fait-il que l'avenir conditionne le présent ». Cuénot et Tétry, *L'évolution biologique*, p. 308.

9. La complexité croissante des organismes témoigne que « la loi prime le fait, que l'ordre des choses s'impose comme une rationalité ». Gaston Bachelard, *La philosophie du non*, Paris, 1949, p. 57.

la matière inorganique, par l'évolution du monde astral lui-même, se présente à nos yeux comme une sorte de poème, de symphonie cosmique, toujours en train de se faire. Depuis l'infiniment petit jusqu'à l'infiniment grand, une certaine unité organique, dynamique, évolutive, resplendit dans l'économie générale du monde, un « esprit commun », permettant de comparer le système solaire au système atomique, et de tout envelopper dans sa lumière. « Les éléments du monde, écrivait le P. Teilhard, développent entre eux des liaisons tellement intimes que chacun d'eux n'est plus concevable dans son apparition qu'en fonction de l'histoire globale du système tout entier » [10].

3. *Question qui se pose à propos de l'ordre du monde.*

En présence de l'ordre immanent à la nature matérielle de l'univers, une question capitale se pose à l'esprit. Quel est le principe de cet ordre imprimé dans les choses, dans les êtres vivants, dans l'évolution du monde tout entier ? Une organisation si savante, un processus si complexe et si efficace, exigent une explication. Une sorte de drame cosmique, harmonisant dans l'espace et dans le temps des êtres privés d'intelligence, suscite nécessairement l'interrogation : Comment une telle ordonnance a-t-elle pu se produire ? Par quelle vertu, la nature est-elle parvenue à s'organiser de si belle manière ?

L'ordre du monde est un fait incontestable. Même s'il était avéré qu'il procède d'un indéterminisme de base, comme l'ont avancé récemment certains philosophes, cela ne changerait rien à l'état des choses que nous percevons. Il faudrait seulement expliquer comment l'ordre peut sortir du désordre. Mais nous n'en sommes pas là. Louis de Broglie, en accord avec de grands physiciens [11], estime que c'est aux conditions de l'expérience qu'il y a lieu d'imputer l'indéterminisme apparent de la microphysique. Les relations d'incertitude de Heisenberg « sont seulement des incertitudes de prévision et n'entraînent aucunement d'une façon nécessaire une véritable indéter-

---

10. P. Teilhard de Chardin, *Science et Christ*, 1965, p. 238. — Edgar Morin (*Semaine des Intellectuels catholiques*, 1965, p. 23) ne peut faire son choix entre les deux aspects de l'univers qu'il perçoit : « Pour moi, le monde est organisé et désorganisé. Je vois l'ordre du cosmos et, en même temps, je vois le choc des galaxies, l'hécatombe de milliards de germes de vie ». — Etienne Borne, lui aussi (*op. cit.*, p. 155), estime que « le cours de la nature et le train du monde, même et surtout expliqués et dominés, restent tragiquement neutres entre le sens et le non-sens ».

Le succès l'emporte pourtant si merveilleusement sur les déchets et sur les ruines physiques, d'ailleurs nécessaires ! Quant au mal de l'homme, sa justification plénière relève de la seule théologie. A. Einstein écrivait : « Je me contente... d'avoir la conscience et l'intuition de la merveilleuse architecture du monde existant et d'aspirer humblement à comprendre une part infinitésimale de la raison, de l'ordre sublime et merveilleux qui se révèle dans la nature » (Revue italienne *Orrizonti*, avril 1965).

11. **Einstein, Langevin, Planck, Schrödinger, etc.**

mination de la position et de l'état du mouvement du corpuscule » [12]. A défaut, d'ailleurs, d'un déterminisme mécanique, se vérifie, dans le monde corpusculaire, un déterminisme statistique, qui exprime, à travers un grand nombre de « hasards » individuels, la nécessité interne de la loi [13].

4. *Une première réponse : celle du hasard.*

Une première réponse, sur laquelle nous ne nous attarderons pas car elle est manifestement dépassée, consiste à dire : l'ordre qui existe dans le monde est un heureux effet du hasard. On ne refuse pas de rattacher l'ordre à un principe ; mais quelle est la valeur de ce principe ?

On appelle *hasard*, au plan de l'observation courante, la rencontre non ordonnée de deux ou plusieurs séries de faits, relevant eux-mêmes d'une orientation déterminée. L'exemple est classique : un homme passe le long d'une maison, une tuile se détache du toit et lui brise le crâne. Cet accident, auquel rien n'est ordonné, est un fait de hasard. Aucune intention (naturelle ou consciente), aucune inclination particulière n'a commandé cette coïncidence, qui n'était inscrite dans aucune cause. Il en est également ainsi du fait que des caractères d'imprimerie lancés en l'air, soumis aux lois de la pesanteur et de la mécanique, puissent une fois ou l'autre retomber en formant un mot ou même une phrase significative. Le hasard se définit alors par référence à des lignes causales, à des intentions, à des lois naturelles. Parler de hasard, selon cette acception du mot, dans la formation du monde, implique une interférence de lignes causales indépendantes, et ne se comprend que sur l'arrière-fond d'un ensemble de lois, d'orientations naturelles : c'est à partir de cet ensemble ordonné que se poserait alors la question du principe de l'organisation cosmique.

Mais le mot *hasard* peut être pris, en passant à la limite, dans un sens beaucoup plus radical. Dès lors, s'agissant de l'organisation du monde, il signifie que, toute espèce d'ordination, de déterminisme étant bannie à l'origine, on se donne tous les éléments constitutifs du monde, et on se les donne s'organisant entre eux par un phénomène dit de « hasard ». Un ordre merveilleux, durable, progressif se crée alors de lui-même sans qu'il soit besoin de recourir à quelque autre principe d'explication. Le prétexte de l'argument est qu'il existe dans

12. Louis DE BROGLIE, *Nouvelles perspectives en microphysique*, p. 226.

13. L'accroissement de l'entropie pourrait représenter, aux yeux de certains, une sorte de désordre apparent, évoquant un désordre fondamental, dont l'harmonie visible du monde serait un « sous-produit », dans le style de l'ordre qu'expriment les lois des grands nombres, ou lois statistiques fondées sur le calcul des probabilités. Dans cette hypothèse, ce serait cet ordre macroscopique, aux origines incertaines mais toujours si merveilleux, qui exigerait d'être fondé en raison.

le monde des effets d'ordre, des arrangements ingénieux, qui ne doivent rien apparemment à l'intelligence.

Si l'on veut que ce raisonnement ne soit pas pure solution abstraite et facile évasion, il faut de toute nécessité qu'on lui trouve un fondement valable dans la réalité. Or que voyons-nous dans la réalité ? On constate que les réussites accidentelles, de hasard, sont d'autant plus rares qu'elles sont plus complexes. Plus sont nombreux les éléments à harmoniser, moins la rencontre heureuse a chance de se produire. La composition aléatoire d'un livre entièrement significatif est beaucoup plus improbable que celle d'une simple phrase. Dans une loterie, plus le nombre de billets est élevé, plus faible sera, pour un numéro donné, l'espoir de gagner. Pour peu que se multiplient les conditions de l'événement fortuit, les proportions sont immenses que révèle à l'esprit le calcul des probabilités. Or c'est ainsi que se présentent effectivement les choses dans la nature. Les énergies naturelles, hors la direction imprimée en elles et reconnaissable à la régularité des comportements n'aboutissent, au hasard de leurs rencontres, qu'à des résultats généralement privés d'ordre et de beauté. Le hasard est un mauvais maître d'œuvre : les réussites hasardeuses ne surgissent que parmi d'innombrables défaites.

Que l'on essaie maintenant d'imaginer la complexité effarante de l'ordre universel : le nombre des éléments qui le constituent — chacun de ces grains élémentaires étant lui-même composé de particules que la science, sans prétendre les épuiser, reconnaît de plus en plus infimes — la coordination de ces éléments en des réalisations individuelles, harmonisées elles-mêmes à la totalité, et, chose plus étonnante encore — puisque tout peut se défaire à chaque instant, en vertu d'un hasard absolu — la permanence de cette harmonie dynamique et son enrichissement prodigieux. Expliquer par le hasard la seule apparition de la vie, la complexité énorme d'une seule protéine [14],

14. « Faire allusion au coup de chance qui, parmi des billions et des quadrillions de combinaisons, a pu former par hasard justement cette séquence indispensable qu'exige la synthèse des protéines est irrationnel. La structure de ces protéines est non seulement très compliquée mais elle est aussi extrêmement bien adaptée à l'accomplissement de fonctions catalytiques définies qui jouent un rôle important dans la vie de l'organisme tout entier ; cette structure est strictement conçue « dans ce but », pour cela. Une telle adaptation à sa fonction biologique, une telle structure conforme à son but, caractérise aussi les acides nucléiques des organismes actuels, et, qu'elle soit apparue par hasard, est aussi impossible que l'assemblage par hasard, à partir de ses éléments, d'une usine capable de sortir n'importe quel produit particulier » (A.-I. OPARIN, *L'Origine de la vie sur la terre*, pp. 252-253).

Ces réflexions du savant russe reçoivent une illustration impressionnante du calcul d'un autre savant, qui estime que le volume de substance requis pour que soit probable l'apparition d'une seule molécule, de dissymétrie donnée, serait « celui d'une sphère dont le rayon serait si grand que la lumière mettrait 10^{82} années à la parcourir ; c'est-à-dire d'une sphère matérielle qui serait incompa-

le fait de l'orientation constante, malgré les difficultés rencontrées en chemin, vers des systèmes nerveux de plus en plus parfaits, le surgissement de l'esprit, rendu possible par l'organisation progressive de la matière, l'adaptation de cet esprit à la réalité, et enfin l'unité enveloppante qui relie le début de l'évolution à son terme actuel ; expliquer par le hasard tout cela, toute cette convergence et conspiration, alors que le hasard est si parcimonieux, si avare de réussites, c'est plus que le bon sens ne peut porter. Impensable, cette tentative d'explication est abandonnée aujourd'hui, même par des savants de tendance matérialiste. Et si l'esprit mathématique, s'emparant de ce problème physique et bravant le sens du réel, fait valoir que l'ordonnance actuelle des éléments dynamiques de l'univers pourrait, après tout, représenter un bonheur unique de réalisation parmi une infinité de combinaisons possibles, on donne volontiers son accord, en remarquant seulement qu'on est passé ainsi en « royaume d'utopie ». Le hasard que nous connaissons ne fait quasi rien de cohérent : lui attribuer l'harmonisation du monde est se tromper d'adresse et céder à l'esprit de vertige [15].

---

rablement plus grande que notre univers visible et qui s'étendrait bien au-delà des nébuleuses extra-galactiques les plus éloignées ». (Charles-Eugène GUYE, *L'Evolution physico-chimique,* Paris, 1921, pp. 232-233).

15. Le savant matérialiste qui voudrait *tout* ramener au hasard, même l'ordre des inventions proprement humaines, n'est-il pas sensible à l'exemple célèbre des « singes dactylographes » ? Soit une bibliothèque extrêmement riche. Une armée de singes couvre de caractères une surface de papier équivalente à celle de toutes les pages. Quelle est la probabilité pour que le résultat soit aussi significatif que celui de la bibliothèque entière ? L'improbabilité s'exprime par un nombre hyperastronomique : au lieu de quelques centaines de chiffres, comme dans le cas des macromolécules biologiques, ce nombre comportera des milliards de chiffres.

Comme E. Borel l'a souligné à diverses reprises, pareil nombre dépasse immensément le nombre maximum d'événements élémentaires qu'on puisse admettre dans l'histoire de notre univers : ce dernier nombre n'a que quelques centaines de chiffres.

Un arrangement limité, improbable si on le considère isolément, peut devenir probable si on l'intègre dans un nombre d'événements élémentaires qui soit grand par rapport à l'improbabilité de cet arrangement. Mais dans le cas de la bibliothèque, la loi des grands nombres ne peut pas jouer, car le nombre (astronomique) des événements élémentaires est dérisoirement infime, si on le compare au nombre exprimant l'improbabilité. L'arrangement souverainement improbable des caractères d'imprimerie ordonnés dans une grande bibliothèque ne peut donc s'expliquer par le hasard, pas même à la manière d'un sous-produit.

L'ordre de la bibliothèque est l'œuvre d'une puissance d'arrangement dont il faut expliquer le surgissement. Dire qu'il est dû au pur hasard, serait admettre que le pur hasard, privé par définition de toute intention, est capable de construire une réalité qui possède une faculté d'arrangement immensément supérieure à tout ce que le hasard peut produire. Et si au lieu d'une bibliothèque, on parle de toutes les bibliothèques du monde, et de toutes les œuvres et constructions de l'esprit humain, il ne reste plus que le recours désespéré à des éléments infinitésimaux inaccessibles, hypothétiques... Mais alors nous ne sommes plus dans le réel.

5. *L'explication par la nécessité.*

L'explication par le hasard ne soutenant pas l'examen, il faut chercher autre chose à quoi rattacher le phénomène indéniable de l'ordre universel.

On propose alors de requérir, à l'origine des choses, une sorte de nécessité globale, un principe systématique de tous les ordres particuliers observés dans le monde. Au lieu d'imputer à un hasard primitif le jeu des lois naturelles qui structurent l'univers, on les ramènerait à une sorte de poussée organisatrice, de dynamisme général, source physique d'organisation et de convergence. N'est-ce pas ce que font aujourd'hui, dans des domaines limités, les savants qui expliquent par des facteurs nécessaires, contre-aléatoires, les déterminations phénoménales attribuées autrefois au hasard [16] ? Oparine, traitant de la formation des premiers vivants à partir des macromolécules, fait appel à une « nécessité naturelle », antérieure à la vie, inhérente à la matière en mouvement [17]. Cette nécessité constitutive du développement orienté de la matière a été mise en évidence, récemment, par un physicien américain, Stanley Miller. Ses expériences ont montré que la probabilité d'apparition de certains composés organiques servant de support à la vie était plus grande qu'on ne l'avait imaginé : ainsi la nécessité, non le hasard, serait placée au centre des phénomènes vitaux [18].

Cette nouvelle forme de recours à une nécessité qui évacue le hasard serait à rapprocher des nombreux antihasards (mutations et sélections néo-darwiniennes, hérédité, facteurs de type lamarckien, systèmes-pièges, onde syntropique, phénomènes-enveloppes, etc.) que l'observation scientifique oblige à reconnaître dans l'évolution du monde [19]. Des ensembles structurés se dessinent manifestement dans le chaos des contingences. Dès lors, le domaine de la nécessité pourra, avec le progrès de la science s'étendre indéfiniment : la nécessité originelle, même agrémentée de hasard, ne saura, pas plus que ce dernier, faire figure de principe explicatif de l'ordre du monde. La raison profonde en est que toute nécessité matérielle a elle-même besoin d'explication. La matière, à elle seule, est aveugle. Seule l'intelligence est capable d'organisation. Pour harmoniser les êtres exis-

16. Cfr E. KAHANE, *La vie n'existe pas !* pp. 125, 126.
17. A. I. OPARINE, *L'Origine de la vie sur la terre*, p. 303.
18. E. KAHANE, *op. cit.*, p. 127.
19. Un hasard primordial débouchant sur un certain nombre de nécessités naturelles, qui réduisent alors, dans la suite de l'évolution, le champ de l'improbable, laisse entier le problème de la convergence totale et de la signification d'ensemble, puisque c'est à ce hasard que tout, en définitive, doit être rapporté (les séquences régulières elles-mêmes), et que cela est proprement absurde. Le résultat final déborde trop immensément ce qui, par hasard, croit-on, aurait pu s'instituer, selon certaines « valences » définies, sur les paliers successifs de l'évolution.

tants, en eux-mêmes et dans leurs rapports mutuels, il faut, au principe, un être intelligent. Et cela est d'autant plus évident que l'harmonie réalisée est elle-même plus complexe.

6. *Exigence d'un principe intelligent.*

Certes, les causes physiques et les lois dégagées par le progrès scientifique sont des principes authentiques d'élucidation. Lorsque les mécanismes de l'évolution nous sont expliqués, nous entrons pour une part dans la compréhension de la genèse du monde. Mais si les théories actuelles possèdent ce pouvoir éclairant, déjà très précieux, et même si les causalités observables parvenaient, un jour, à tisser un système explicatif sans défaut, l'intelligibilité de l'univers, procurée à ce seul niveau scientifique, demeurerait irrémédiablement insuffisante. Les causes matérielles n'expliquent point, par le seul fait de leur existence, qu'elles soient orientées toujours dans le même sens, et dans un sens optimal. Posséder telle nature, être tel, ne comporte pas, de soi, qu'on agira constamment de même façon, et de la meilleure façon. Il y faut une ordination, et c'est cette ordination dont on ne peut faire gloire au seul fait d'exister. De même, la multiplicité des éléments intégrés dans une synthèse organique ou dynamique ne suffit pas, par elle-même, à rendre compte de cette synthèse : la coordination, transcendant les éléments, requiert un pouvoir d'adaptation, de commensuration, dont la matière elle-même est absolument incapable. La matière, brute ou vivante, est ordonnée et orientée en elle-même : elle ne l'est pas par elle-même. « Lorsqu'une certaine coïncidence de phénomènes se remarque d'une manière constante, il ne suffit pas de rattacher chaque phénomène en particulier à ses causes antécédentes ; il faut encore donner une raison précise de la coïncidence elle-même [20] ! Les liaisons internes de la nature et ses lois de développement présupposent une intention ordonnatrice. A défaut d'ordination, tout agent pourrait produire n'importe quoi. En tant que telle, une cause quelconque est susceptible de prendre une multitude de directions différentes. D'où lui vient la détermination à un même effet ? Prêter à la matière des sympathies, des préférences, pour expliquer l'orientation de son mouvement et un choix entre les diverses combinaisons possibles, c'est vouloir qu'on puisse choisir sans connaissance préalable. Dans la cristallisation, par exemple, les particules matérielles se disposent selon un ordre déterminé : pourquoi cet ordre plutôt que telle rencontre chaotique, sinon parce que ces éléments sont sous l'influence d'une intelligence ordonnatrice [21] ?

20. Paul JANET, *Les causes finales*, Paris, 1876, p. 73.

21. Une fois le rosier donné, il n'est pas surprenant, dit-on, qu'il produise des roses. Pourquoi des roses, plutôt que des marguerites ? Parce que la nature

A fortiori, quand il s'agit d'une organisation prodigieusement compliquée comme celle de l'univers, la matière inintelligente, avec ses mécanismes aveugles, ses propriétés étroites, doit céder la place à un principe qui, suppléant à son indigence, soit, dans l'ordre de l'explication, à la hauteur des merveilles du cosmos et de sa destinée. Certes, considérée en sa totalité cosmique, la matière tend, par des mécanismes divers, à s'organiser de plus en plus. Mais cet arrangement progressif ne saurait lui être attribué comme à sa cause propre. Outre que sa notion s'oppose à celle d'esprit et de construction ordonnée, la matière, prise à son stade originel, avec l'idéalité qui l'informe, est si pauvre de ressources, qu'il est impossible de lui faire honneur des prodiges d'ingéniosité et de sagesse qui se manifestent en elle au cours de l'évolution, tant la disproportion est immense.

Que si, affolé par la complexité actuelle du monde, on veut arguer de la simplicité du germe, de la graine, de l'œuf, par rapport aux êtres accomplis qui en proviennent, on reconnaisse aussi que cet appel aux potentialités, virtualités, capacités, etc., ne dispense pas d'observer que l'« information » enregistrée émane d'un être adulte antérieur et que, en elle-même, par cette richesse virtuelle qui contient tout selon une règle de structuration, elle pose le même problème de la raison d'être que les organismes épanouis dont nous admirons la plénitude [22].

7. Cette intelligence doit être unique.

Ni le hasard, ni la nécessité, ni les deux entremêlés, ne rendent compte de la rationalité du monde. La matière aboutit à des édifices remarquables, mais elle est inapte à s'organiser elle-même. Quant au vivant privé de raison, on ne peut le considérer comme le créateur de sa propre organisation et de sa propre évolution. Il ne reste qu'une issue, qui est en même temps une exigence absolue : à la logique inhérente au monde doit répondre une cause intelligente proportionnée. A ce réseau organique dont tous les éléments sont reliés de l'intérieur, à ce logos qui forme comme une âme du monde, il faut présupposer une pensée en acte, un esprit capable de diriger, en leurs

---

du rosier est ordonnée à cela. Justement ; mais d'où lui vient cette ordination ? Lorsque Marx prétend soumettre la seule matière à une dialectique, qui ne peut être qu'affaire d'intelligence, il oublie qu'il a commencé par enrichir cette matière de tout ce qui est esprit. Il est facile ensuite de se passer de lui, et de retrouver dans la matière ce qu'on y a d'abord incorporé.

22. Les récents progrès de la Biologie nous révèlent que l'homme est un abîme de complexité cellulaire. Chaque cellule humaine (le corps humain renferme environ cent millions de milliards de cellules) présente dans son noyau une structure moléculaire telle qu'il faudrait toute une bibliothèque (un million de pages imprimées de format courant) pour exprimer adéquatement la quantité d'information génétique qui y est contenu. C'est à ce niveau que se situe la plus grande partie de l'organisation.

combinaisons et dans leur élan vers le mieux, une multitude d'éléments cosmiques contraires et discordants.

Cet esprit, en raison même de l'unité de conception qu'implique l'organicité totale de l'univers dans le temps et dans l'espace, ne saurait être qu'unique. Tout élément, en effet, tout événement est réellement coextensif, dans sa préparation, dans son contexte et son achèvement, à l'universalité du cosmos : l'esprit qui a pensé l'unité synthétique de la nature ne saurait être plusieurs [23].

Nous ne disons pas pour autant que l'esprit qui a pensé l'ordre du monde est un esprit divin. Nous n'avons pas démontré l'existence de Dieu, mais seulement celle d'un ordonnateur suprême. Or pouvons-nous, rationnellement, en rester là ? Nous contenter, en guise d'explication, d'une sorte d'architecte du monde, d'un être supérieur, comme celui qu'imaginait Stuart Mill et qu'imaginent encore aujourd'hui nombre de penseurs anglo-saxons [24] ? A ce moderne démiurge, on ne demande rien de plus que d'organiser une matière informe, un chaos préexistant. L'ordre imposé n'est alors qu'un ordre artificiel, comme celui qu'un artiste imprime à la matière de son art. C'est un ordre plaqué, pour ainsi dire, sur le fond inorganique de réalités primitives. Mais l'ordre cosmique n'est ni un ordre statique artificiel, comme celui d'un tableau ou d'une architecture ni, non plus, un ordre simplement dynamique. Une bonne machine réalise un certain ordre fonctionnel, mais son type d'organisation est tout autre que celui du monde. Ce dernier procède, non de rouages harmonieusement agencés, mais de « natures », dont les opérations jaillissent d'une profonde intériorité. Le mouvement des roues, ou de la bielle d'une locomotive, ne vient pas du métal dont ces pièces sont formées mais d'une énergie qui leur est étrangère. Tout y dépend de l'arrangement des matériaux eux-mêmes, de parties liées entre elles par des connexions extrinsèques.

Dans la nature au contraire, le mouvement sort du fond, de l'être intime, qui est aussi celui d'où procède l'évolution cosmique. Aristote et Bergson ont beaucoup insisté sur la différence capitale qui existe entre les objets fabriqués et les réalités naturelles. Parmi ces dernières, les réalités vivantes sont encore plus manifestement autre chose que des mécanismes, toujours animés du dehors, tandis que le vivant a en lui-même le principe de sa spontanéité et travaille sur lui-même, chaque partie étant en communication permanente avec

23. S'il est plusieurs, du moins un principe unificateur est-il indispensable. Nous verrons quelle doit en être la nature.

24. Parmi les plus connus, on peut citer l'Anglais Samuel Alexander et, dans la mouvance de William James, F. C. S. Schiller, A. N. Whitehead, Charles Hartshorne, H. N. Wieman, etc. Signalons aussi pour mémoire le dieu anthropomorphique, conditionné, la « Personne suprême », du néocriticisme.

Charles RENOUVIER, *Histoire et solution des problèmes métaphysiques*, p. 15 et *Dilemmes de la Métaphysique pure*, p. 53.

les autres et avec le tout. L'objet fabriqué n'a ni genèse, ni naissance. Il n'évolue pas, il n'a pas d'histoire. Son seul mouvement est le mouvement spatial, ou celui de désagrégation. Par contre, le vivant croît, se développe ; il vieillit, dans le tissu même de ses cellules. Quant à l'être dit inorganique, mais naturel, il possède lui aussi un principe interne d'activité, une mystérieuse énergie, essentiellement différente du mouvement d'une machine.

L'intelligence ordonnatrice, que nous requérons au principe du monde pour nous le rendre compréhensible, doit donc être une intelligence qui régit l'ordre foncier des choses, une intelligence qui a barre sur les éléments constitutifs du monde. Le vieux *noûs* d'Anaxagore, organisateur du chaos primordial, le démiurge du *Timée*, l'Auteur de la nature cher au XVIII[e] siècle, le célèbre Horloger dont rêvait Voltaire, sont irrémédiablement insuffisants : il faut chercher, au-delà, la source intelligente du monde des natures. Mais que dirait-on d'une « âme du monde », du « feu artiste » des Stoïciens ? Pour qu'apparaisse l'inefficacité de ce dernier recours, il nous faut examiner de près en quoi consiste foncièrement l'ordre des natures.

8. *Elucidation de la notion de « nature ».*

Nous voici logiquement amenés à approfondir la notion de « nature », puisque c'est d'elle que dépend la qualité essentielle de l'être intelligent dont nous disons qu'il est l'ordonnateur des natures. Il s'agit de cerner l'être intime des choses, le visage caché du mouvement et de l'évolution du monde sensible.

On pourrait procéder à cette analyse à partir des simples faits de l'observation quotidienne. Mais sans doute vaut-il mieux se référer directement à l'expérience scientifique, le savant étant celui qui s'attache spécialement à l'étude de la réalité physique et naturelle. Aussi bien, aurons-nous ainsi l'occasion de distinguer et préciser nombre de points de vue importants.

9. *L'objet de la science est la réalité sensible et mobile.*

L'objet de la science des phénomènes n'est autre que le donné sensible. L'esprit scientifique considère les corps selon qu'ils sont doués de propriétés expérimentalement constatables, et soumis à des lois dans les relations qu'ils soutiennent les uns avec les autres.

Il apparaît de plus en plus clairement au savant que le monde est construit en « nombre, poids et mesure ». La rigueur de la connaissance scientifique exige que l'esprit s'assure de dimensions exactes, atteigne à des précisions infimes, et se serve pour cela d'instruments toujours plus perfectionnés. L'« objet » immédiat de la science devient alors un certain complexe, repérable par sa rencontre graduée

avec ces instruments, étant bien entendu que l'objet propre et véritable de la science expérimentale n'est pas la mesure elle-même, mais toujours la réalité physique, sensible et mobile, selon qu'elle tombe sous les mesures de nos appareils [25].

Même quand les éléments auxquels aboutit l'analyse scientifique ne sont pas perceptibles aux sens ou à l'imagination, ils demeurent conçus par référence à des enregistrements, à la manière de sensibles atteints indirectement grâce aux observables manifestes qui les présupposent. Toute définition se rapporte à des propriétés dont on assigne les moyens de vérification pratique, et toute loi scientifique doit déboucher dans l'expérience elle-même. La loi n'est autre chose, en effet, que la formule d'une relation constante, bien établie, entre un phénomène et un autre phénomène ou, plus généralement, entre un phénomène et son conditionnement spatio-temporel, que l'on appelle sa « cause », et qui se traduit, au mieux, dans un ensemble de relations mathématiques.

10. *L'objet de la science n'est pas une pure production de la pensée.*

Avant de nous demander en quoi consiste exactement ce sensible, objet de la science des phénomènes, il est un point important que nous pouvons dès maintenant souligner : les lois scientifiques ne se présentent pas à l'esprit du savant comme de pures productions de la pensée. Certes, la science est le résultat d'une construction idéale. Mais quelle que soit, dans cet ouvrage, la part créatrice de l'esprit, ce sont des structures et des comportements qui sont donnés initialement à l'intuition du sens. La signification particulière de cette intuition n'est pas récusée par le savant, qui, par expérience, se rend bien compte que son travail consiste, non pas à inventer, mais à découvrir, à explorer la réalité physique, c'est-à-dire à reconnaître ce qui est. L'objet de la science n'est donc pas un pur objet posé par un acte de pensée. Il est la norme régulatrice d'un esprit, dont la vocation est de se faire mesurer par lui : nos concepts s'appliquant à épouser toujours mieux, dans une recherche tâtonnante et progressive, les contours de la structure du monde [26].

La critique philosophique confirme l'évidence irrésistible de l'expérience. Réfléchir sur les démarches de la pensée scientifique, c'est la reconnaître dominée par un pôle qui ne dépend pas de son initiative. On ne croit plus aujourd'hui que le monde de la science ne soit que l'expression de catégories de l'esprit et de ses nécessités propres :

25. Nos mesures impliquent le choix d'une unité, sa permanence, sa répétition. Comme telles, elles ne font pas partie de la réalité quantitative, qui n'en est que le fondement.

26. « L'existence a une valeur et un volume. La pensée n'est pas son propre appui et ne peut rendre compte de l'être » (LÉVINAS).

les phénomènes ne procèdent pas du moi, ni ne sont construits originairement par le moi.

11. *La réalité physique ne se confond pas avec les théories scientifiques.*

L'indépendance foncière du réel scientifique à l'égard de la pensée du savant une fois reconnue, essayons de voir en quoi consiste précisément cette réalité. Interrogé sur ce point, le savant, spontanément, pense approfondissement des structures, exactitude plus fine des lois, extension plus large et plus unifiante des théories physiques. « Nous saurions beaucoup de choses, écrit L. de Broglie, si nous pouvions dire exactement ce qu'est un rayon de lumière. Hélas, nous ne le savons pas. » Cependant, avec les progrès de la technique, le savant peut rejoindre des éléments autrefois inaccessibles, et qui sont manifestement réels à ses yeux : les molécules, les atomes, par exemple, la structure réticulaire des cristaux, etc. [27]. A la question : Qu'est-ce au fond qu'un atome ? il répondra que l'atome est formé d'un noyau autour duquel gravitent un certain nombre d'électrons, selon des lois définies avec plus ou moins de précision. Mais qu'est-ce qu'un électron ? Le physicien des particules parlera de corpuscules encore plus infimes, sub-élémentaires, et sa pensée, en quête d'explication, ne sortira pas de ce plan analytique, de ce domaine où se manifeste aussi la mobilité de la réalité microphysique, soumise aux lois dynamiques de la structure de la matière. En effet, structures et lois se conditionnent dans l'élaboration des théories qui visent à « expliquer », au plus profond, la réalité corporelle et à en assurer la maîtrise pratique. En leur plus haute systématisation déductive, ces théories traduisent les mesures prises sur les choses dans un ensemble cohérent de propositions mathématiques : systèmes particuliers d'équations différentielles s'appliquant à des points géométriques affectés de très grandes vitesses. Mais, de la réalité, les constructions physico-mathématiques ne retiennent que son comportement mesurable. Elles ne l'envisagent que suivant des coupes mathématiquement effectuées, qui nous renseignent sur certains éléments constitutifs de l'atome par exemple, d'une manière qui, de claire qu'elle est d'abord, devient symbolique et approximative à partir d'un degré avancé de conceptualisation. Mathématisé, le réel physique passe à un niveau qui n'est pas adéquatement le sien. C'est pourquoi les entités symboliques (protons, électrons, neutrons, etc.), qui tiennent la place des particules réelles de l'édifice atomique, sont encore grevées d'hypo-

27. Comme le dit le grand savant anglais EDDINGTON : « Le physicien a foi dans l'existence réelle des atomes et des molécules ; pour lui, ce ne sont pas de simples fictions qui lui donnent le moyen de comprendre certaines lois des combinaisons chimiques. »

thèses, d'obscurités, et demeurent nécessairement sujettes à un renouvellement constant de perspectives [28].

Quelle est alors la part du réel physique transposé dans les reconstructions mathématiques ? Assurément, le mot *électron,* par exemple, circonscrit de façon déterminée un « noyau naturel », quelque chose qui existe. Personne ne doute que cette entité ne soit « en correspondance » avec la réalité. Mais qu'est en lui-même ce « quelque chose qui existe » ? Sa structure n'est pas identiquement celle que, en tâtonnant, la science lui attribue. Les uns se demandent si l'électron ne serait pas une sorte de centre de vibration dans un système d'ondes auquel seule appartiendrait la réalité ; pour d'autres, ce sont les ondes dont l'existence est estimée fictive, comme l'expression construite d'un champ mathématiquement continu, informant une réalité quantique ou particulaire. Quoi qu'il en soit, le monde atomique est une réalité, inconnue en soi, sur laquelle on agit au moyen de signes, un monde d'objets sans figure imaginable. L'imagination, en effet, se représente les choses selon qu'elles nous apparaissent, à notre échelle des grandes dimensions, comme sujets possibles d'une observation complète et continue. Mais quand on pénètre dans le domaine microphysique, le caractère figurable de nos connaissances habituelles doit être abandonné, et c'est ce qui rend si délicat le discernement des éléments symboliques d'avec les points d'émergence de la réalité objective des choses.

Tel est, en bref, ce que nous entendons par réalité physique, dans le langage et dans la pensée du savant. Ce n'est pas une série de lectures de cadrans, ou autres appareils, mais une réalité sensible, foncièrement indépendante de l'esprit, traduite plus ou moins fidèlement dans nos théories empiriologiques, et, quant à ses éléments ultimes, perçue d'une manière seulement symbolique et énigmatique.

Or le savant a autre chose à nous dire sur la réalité physique. Il éprouve, non pas précisément en tant qu'homme de science, mais

---

28. Par manière d'évocation du symbolisme mathématique adopté en physique nucléaire, notons, par exemple, que la masse du proton au repos est de 1, 6609 $\times$ 10^{-24} gramme ; celle de l'électron, de 9, 107 $\times$ 10^{-28} gramme. L'unité d'énergie vaut 1, 59 $\times$ 10^{-12} erg et correspond à l'énergie cinétique d'un atome d'hydrogène se déplaçant à la vitesse de 20 kms par seconde.

La « matière » (ou « masse ») et l'« énergie » sont aussi des entités physico-mathématiques, construites par l'esprit pour exprimer le réel, auquel elles ne correspondent que symboliquement. Louis DE BROGLIE vient de souligner le caractère énigmatique de nos théories actuelles : « Le monde des particules connues, le fait qu'elles sont individuellement caractérisées non plus seulement par deux grandeurs, leur masse et leur charge électrique, mais par au moins trois autres grandeurs supplémentaires, tout cela fait qu'aujourd'hui le problème des particules est devenu d'une effrayante complexité. Une grande œuvre d'interprétation théorique fondée sans doute sur des idées nouvelles reste à faire dans ce domaine. » (*Réception du Professeur Leprince-Ringuet à l'Académie française*).

en tant qu'homme intelligent sans cesse aux prises avec la nature, qu'il y a, en elle, plus que ce qu'il en capte dans ses formules générales. Cette impression spontanée est très vive chez le scientifique. Quand il a fini de parler de protons et de neutrons, de gènes et d'acides nucléiques, de pulsions, de frustrations, etc., il sait bien qu'il n'a pas tout exprimé de la réalité sensible. Et cela, non pas seulement parce qu'il y a encore beaucoup à connaître sur le plan proprement scientifique, mais parce que le réel est d'une nature telle qu'il ne peut être épuisé par l'architecture des lois physiques et des relations quantitatives. Imbibé dans les données sensibles, quelque chose se manifeste qui n'est pas simple détermination scientifique mais offre à l'esprit une consistance irréductible, une épaisseur, comme un fond d'être, dont la science explore les aspects, sans pouvoir parler de lui directement et pour lui-même.

Ce « quelque chose » d'autre qu'il expérimente dans la réalité, ce fond, inexprimable en termes de science et d'un autre ordre que l'objet propre de sa discipline, le savant actuel n'a plus la prétention d'en pénétrer l'intimité, qui demeure pour lui totalement obscure [29]. L'être d'une chose concrète lui apparaît enveloppé dans un mystère profond. Il sait que ce n'est pas à lui de dégager pour elle-même l'intériorité des choses. « Les théories mathématiques, écrivait Henri Poincaré, n'ont pas pour objet de nous révéler la véritable nature des choses... Leur but unique est de coordonner les lois physiques que l'expérience nous fait connaître, mais que sans le secours des mathématiques nous ne pourrions même énoncer. Peu nous importe que l'éther existe réellement, c'est l'affaire du métaphysicien ; l'essentiel pour nous, c'est que tout se passe comme s'il existait... [30] ».

Poincaré ne croyait pas à la métaphysique, mais, quoi qu'il fasse, l'homme de science reste rivé aux profondeurs de la réalité physique. En présence du sensible, dans son effort pour lui arracher ses secrets, il doit prendre appui sur l'être caché des choses, sur ce noyau ontologique que manifeste le donné scientifique, mais qui n'est, pour le savant, que le support des phénomènes observables, le fondement de ses représentations empiriques, et à quoi il ne se repère que d'une manière oblique et obscure.

L'analyse philosophique explicite ce que le savant comme tel ne perçoit que d'une manière confuse. Celui-ci dit, par exemple : l'étendue de ce corps, ce « réel physique », *existe*. Or l'étendue n'est pas un objet de connaissance pure et simple : un « être de raison », dont

---

29. « Le monde physique consiste pour ainsi dire en groupes de mesures reposant sur un fond obscur qui se trouve en dehors de la physique », et encore : « Quelque chose d'inconnu fait nous ne savons pas quoi... La nature de l'activité, comme la nature de ce qui la produit, n'est pas définie... » (A.-S. EDDINGTON).

30. Henri POINCARÉ, *La Science et l'Hypothèse*, pp. 245, 246.

toute la réalité consisterait à être connue. Cette étendue est celle d'une réalité intime, dense, résistante, qui se présente phénoménalement à l'observation. De même, il y a des qualités qui *sont* réellement. Dans une couleur, il y a quelque chose qui vibre, qui émet des ondes. L'action elle-même est l'action d'une réalité existante. Les propriétés de telle plante que ma vue, mon odorat, mon toucher explorent, *sont* quelque chose, d'un autre ordre que ce que l'on exprime en termes de savoir. La science, sous ses représentations imagées ou conceptuelles, présuppose l'être du donné sensible, qui constitue la trame profonde du monde, réalité mystérieuse dont elle parle, mais qu'elle n'exprime pas dans son langage. Les qualifications scientifiques des natures corporelles manifestent les ressources originelles du réel, mais le réel lui-même, en sa profondeur dernière, en ce qui prend corps dans la matière du monde, c'est l'être du sensible. Un corps existe tel ou tel, de telle espèce, de telle structure individuelle. Le « quelque chose », livré comme un pur indéterminé sous le sensible, sous l'étendue et l'espace, sous le mouvement et le temps, sous l'action et la vie, c'est l'être lui-même, le mystère ontologique, dont l'existence fait face inexorablement à l'appréhension de l'esprit. En conquérant son domaine sur les mythes et sur les pseudo-explications philosophiques, la science a dû rencontrer les limites essentielles de sa juridiction : elle n'a rien à dire sur le fond intrinsèque des choses. Si loin que le savant pousse sa pointe, si loin qu'il puisse aller un jour, il ne saisira jamais, de par le type même de son savoir, l'être intime du monde. Au-delà de l'univers de la science, actualisée ou seulement possible, il y a le réel lui-même, la réalité foncière, ce fond irréductible qui ne relève absolument pas d'une lecture scientifique du monde.

12. *L'intuition du fait d'exister et de l'être existant.*

Nous voici introduits, par cette brève analyse phénoménologique, en présence de la réalité profonde des choses et du monde, de ce « quelque chose existant » que l'intelligence, savante ou inculte, perçoit au-delà des apparences. Cette réalité intime des êtres naturels, inaccessible à la science, est celle dont nous avons reconnu qu'elle est orientée, ordonnée : c'est d'elle que nous cherchons la cause ordonnatrice.

Regardons attentivement de ce côté des choses, ou plutôt, au-delà du visage apparent des choses, et commençons par ce qu'il y a de plus frappant. Les choses dont s'occupe la science existent. Le fait d'exister, d'être là, pour cet arbre, devant moi, est irrécusable, même si j'hésite sur le mode d'existence (substantiel ou phénoménal seulement, subjectif ou extra-mental) qu'il convient de lui attribuer [31]. La science pré-

31. Point n'est besoin que nous nous attardions à examiner critiquement le

suppose le fait de l'existence : elle ne parle que de réalités existantes, bien qu'elle doive laisser le fait brut de l'existence en dehors de ses déterminations. Elle s'y intéresse seulement comme au fondement de ses lois ou comme à ce qui vérifiera la justesse de ses prévisions. Les explications scientifiques viennent donc échouer sur le bloc massif, impénétrable, de l'être existant comme tel, et, plus immédiatement, sur le simple fait d'exister. La science sait mettre en relation un phénomène du monde avec d'autres phénomènes, remonter d'un conditionné à ses conditions : ce « quelque chose d'irréductible qui est le fond même de l'expérience » (Brunschvicg) échappe, par sa nature même, à l'emprise de la science positive.

Qu'est-ce alors que ce fait d'exister ? Qu'est-ce qu'exister ? Au sens le plus simple et le plus tranchant du mot, exister, c'est ne pas être rien. C'est, pour une chose, réaliser l'acte en vertu duquel elle *est*, exercer l'« énergie » foncière par laquelle un existant est posé hors du néant [32].

Ce fait brutal, cet effet de la poussée par laquelle l'existence triomphe du néant, est saisi dans une intuition primitive, qui livre à l'intelligence un champ supra-sensible, et qu'il est facile de manquer quand on se laisse fasciner par le monde mouvant des apparences. Mais quand survient cette intuition, quand le fait d'exister est saisi dans les choses matérielles, visé en lui-même et pour lui-même, on réalise soudain ce qu'il y a d'original dans ce fait habituellement laissé dans l'ombre. C'est comme une espèce de révélation intellectuelle qui m'est faite. J'éprouve le choc sur mon esprit de l'existence en sa nudité simple, dégagée de tout autre aspect empirique. Cette métaphore trop brutale du choc évoque la consistance des choses sur laquelle je bute inexorablement, leur force d'obstacle, leur ténacité à la fois farouche

---

statut ontologique de l'être existant dans sa relation au sujet connaissant. Quelle que soit sa condition existentielle par rapport à l'esprit, il nous suffit que le réel, le véritablement réel et existant, soit reconnu dans son actualité propre et son originalité. Qu'il existe hors de notre pensée, ou seulement à l'intérieur de l'esprit, qu'il soit chose substantielle ou seulement phénomène, peu importe, au fond, pour ce qui regarde notre problème. Il faut et il suffit que la réalité existante soit comprise avec son caractère unique de présence et de consistance. Que le réel soit distingué, accepté, dans sa densité irréductible, face à l'esprit connaissant : nous n'en demandons pas plus, mais pas moins, pour bâtir notre preuve de l'existence de Dieu. Le feu brûle : c'est un fait, réel, existant. Chose ou phénomène, en moi, hors de moi, pourvu que sa structure typique soit vécue dans un « sentiment de réalité », nettement distinct de l'illusion imagée ou conceptuelle, de la pure apparence ou de l'abstraction, nous avons là un point de départ suffisant, la base solide requise pour remonter à Dieu.

Ce « quelque chose de réel », faisant acte de présence réelle, où qu'il existe, c'est lui, avec son épaisseur originale, qui est ordonné, orienté, pour constituer un monde organique, évolutif, unifié.

32. Que l'existence soit mode ou état, acte ou actuation (cette précision n'importe pas ici), elle représente la valeur à la fois la plus intime et la plus précieuse, dès là que c'est par elle que l'être est réel, véritablement être, par opposition au simple possible.

et précaire. Les choses existantes réalisent une présence qui, avec sa densité typique et son irréversibilité, s'impose à moi dans une totale et implacable indépendance de ma personne, et me rejette dans la solitude et la fragilité de ma propre existence.

La perception de l'existence elle-même peut être vécue au contact de tout ce qui existe, et, singulièrement, au contact du moi existant, à la faveur d'un silence attentif de l'intelligence. Elle se réalise avec une force accrue lorsqu'une chose, un être aimé, viennent à cesser d'exister pour nous ; lorsqu'on attend un événement qui ne se produit pas. La dimension existentielle de la réalité se manifeste aussi puissamment à l'apparition du nouveau, à la naissance d'un être vivant par exemple, ou à l'avènement de quelque réalité synthétique différente de ses composants. Alors on « sent » que les choses sont, ou existent. « To be or not to be » : être ou ne pas être, c'est l'alternative qui nous oblige à regarder en face l'acte même d'exister, l'être du monde de l'expérience, le cœur du réel, de ce suprême concret qu'est une chose individuelle se tenant dans l'existence. Soudain, on est mis en demeure de laisser là toute description ou signification d'ordre scientifique, pour fixer tel acte particulier d'existence, de cette existence concrète qui fait qu'une chose *est* [33] et dont la saisie primordiale transcende, non seulement le savoir scientifique, mais toute connaissance proprement conceptuelle, au point que c'est la défigurer que de la traiter comme un « objet », qu'elle n'est absolument pas.

Le fait d'exister n'est pas séparable de la chose existante ; l'existence est toujours l'existence de quelque chose. C'est le complexe « quelque chose existant » qui est, au-delà de la science, l'objet distinct, non séparable, d'une réflexion proprement ontologique [34]. Par cette réflexion nous rejoignons le monde intérieur des natures, dont nous avons rappelé l'ordonnance constitutive et montré la nécessité de lui reconnaître une cause adéquate, c'est-à-dire une intelligence ordon-

---

33. J. P. Sartre a raconté dans *La Nausée* (p. 161) son expérience de l'exister des choses. « Je disais la mer est verte ; ce point blanc, là-haut, c'est une mouette, mais je ne sentais pas que ça existait, que la mouette était une « mouette-existante » ; à l'ordinaire l'existence se cache. Elle est là, autour de nous, en nous, elle est nous, on ne peut pas dire deux mots sans parler d'elle et finalement on ne la touche pas. Et puis voilà : *tout d'un coup* l'existence s'était ... dévoilée. C'était la pâte même des choses : cette racine était pétrie dans l'existence, ou plutôt la racine, les grilles du jardin, le banc, le gazon rare de la pelouse, tout ça s'était évanoui : la diversité des choses n'était qu'une apparence, un vernis ».

L'intuition de Sartre, en son abstraction excessive, méconnaît le caractère intime de l'union de l'existence et des choses. Il reste que l'indice existentiel de ces choses est, par lui, vigoureusement perçu.

34. Pour Platon, l'être réel par excellence, la réalité vraie, est l'essence générale, non l'être sensible, quasi inexistant, parce qu'il n'est pas stable et ne peut donc, à ses yeux, fonder une connaissance certaine. Cet essentialisme platonicien est bien dépassé aujourd'hui : le réel, c'est le donné empirique, ce que je vois, touche, etc.

natrice proportionnée. La recherche de cette cause, ne l'oublions pas, c'est tout notre problème.

L'intelligence ordonnatrice du monde n'est pas, nous l'avons vu, une intelligence fabricatrice, démiurgique. Nous pouvons maintenant faire un pas de plus, et préciser qu'elle ne saurait être l'intelligence d'un quelconque existant sensible comme le « feu artiste » des Stoïciens, ni d'une sorte d'« âme du monde », ni même d'un être doué de quelque nature déterminée que ce soit.

L'ordre intime des natures se confondant avec celui de leur être profond, c'est le principe de l'être ordonné en tant que tel que nous cherchons à identifier. Or, il est bien clair que la science n'y suffit pas. Au risque de nous répéter un peu, mais parce que la chose est d'une importance extrême, nous rappelons que la science ne s'occupe pas de l'existence comme telle, ne la rencontre jamais ; elle ne sait rien de ce qui regarde en propre la chose existante, de son ordre intérieur, de son origine. Les lois scientifiques nous laissent à la porte du mystère. Et pourtant, il faut bien que nous nous rendions ce mystère intelligible, ou, du moins, qu'il ne reste pas pour nous totalement impénétrable. Il faut que nous en découvrions les tenants et aboutissants, que nous en trouvions la cause, par une recherche rationnelle supra-scientifique, dont l'objectivité ne soit pas inférieure à celle de la science, quoique d'une autre nature, comme disait Bergson. Nous nous heurtons ici au refus catégorique du positivisme scientiste d'admettre que l'esprit puisse s'élever au-dessus du sensible. Il n'est, pour lui, de raison autre que positive ; les sciences expérimentales couvrent la totalité du champ de la pensée rationnelle. La méta-physique n'est qu'un prétendu savoir, dépourvu de sens et d'objet. La science positive répond, ou répondra, à tous les problèmes qui se posent à l'esprit de l'homme. « Nous pouvons, sans Dieu, nous expliquer le réel, tout le réel », affirme un athée contemporain [35]. La matière et ses lois suffisent à rendre compte de tout, ou alors, si les problèmes de l'existence ne sont pas susceptibles d'être traités et résolus par les moyens de la science, c'est que ce sont de faux problèmes.

Est-il vrai que l'intelligence humaine soit ainsi confinée dans les limites de la connaissance sensible ? La science du monde matériel serait-elle, selon le préjugé empiriste, le suprême principe explicatif de la réalité ?

La science positive découvre et définit les lois qui régissent le cosmos ; elle s'attache à expliquer les faits, au plan phénoménal, en les ramenant à des lois de plus en plus générales et de plus en plus simples à partir desquelles ils peuvent être déduits ; enfin elle vise

35. Roger Ikor, *Semaine des Intellectuels catholiques*, 1965, p. 53.

à intégrer l'ensemble de ces lois dans une théorie générale de l'univers [36].

Mais le fait brut de l'existence demande, lui aussi, à être expliqué. Au-delà du point où la science arrête son travail, en continuité avec lui, commence un ordre nouveau de problèmes rationnels. Il ne suffit pas à l'intelligence de percevoir l'existence, l'être d'une chose, comme un donné pur et simple. Elle veut se rendre intelligible la réalité, savoir par quoi cette chose est fondée à être, quelle est sa raison d'être, son sens fondamental.

Pour mieux saisir l'urgence et la nécessité de cette interrogation, prenons un exemple familier. Soit cet enfant que je vois jouer avec ses camarades devant moi. Il y a dix ans, il n'existait pas. D'où lui vient son existence ? De ses parents, tout simplement, dira-t-on. Par un acte générateur, ils ont fait que cet enfant vienne au monde ; ils lui ont donné l'existence, ils sont les « auteurs de ses jours ». Il est vrai ; et la science érige en loi le lien de « causalité » existant entre le phénomène de la procréation et celui de la naissance de cet enfant. Mais c'est tout : l'existence elle-même, aussi bien celle des parents que celle de l'enfant, est laissée hors de jeu. Sans doute s'agit-il bien d'expliquer la genèse, la naissance, l'existence de cet enfant, mais qui ne voit que cette existence en tant même qu'existence ne tombe pas directement sous les prises de la connaissance scientifique. Elle n'est donc pas expliquée par la science, qui ne sait que successions et connexions phénoménales [37]. Prétendre que cette « causalité » (causation) explique tout, qu'il n'y a rien d'autre à savoir, c'est refuser de penser correctement le réel jusqu'au bout, c'est mutiler l'intelligence.

Par la génération, les parents font que la nature humaine soit transmise à leur enfant. A ce titre, ils sont cause de la nature humaine pour autant que cette nature se réalise en lui. C'est bien eux, dans la possession et l'activité de leur nature propre, qui sont au principe de cette nouvelle nature singulière qui paraît à l'existence. Mais l'existence elle-même de l'enfant, est-ce aussi les parents qui en sont

---

36. La théorie de la relativité générale tend à représenter l'univers matériel sous une forme unitaire, susceptible d'exprimer en chaque point de l'espace-temps tous les phénomènes physiques, en tant qu'ils sont mesurables. Einstein n'a pas réussi à unifier les champs gravitationnel et électro-magnétique.

37. Une embryologie même parfaite ne saurait nous fournir le moindre éclaircissement sur l'origine première, existentielle. Elle ne peut que décrire la manière dont se complique progressivement une certaine structure apparemment élémentaire. La connaissance scientifique n'atteint jamais le dernier pourquoi : « le monde des explications et des raisons n'est pas celui de l'existence » (Sartre).

A propos de l'explication scientifique de l'existence du monde, notons la réflexion amusante mais significative du P. Sertillanges. Le monde a évolué par systole et diastole, par expansion et contraction : « je vois bien que vous faites jouer l'accordéon, mais cela n'explique ni l'instrument, ni la musique ».

les auteurs ? Ils sont eux-mêmes des êtres existants, qui ont l'existence. Ils l'ont pour eux, personnellement. C'est elle qui les fait subsister et leur permet d'agir. Mais ils ne l'ont pas pour la communiquer. L'existence ne se transmet pas, en elle-même, d'un être à un autre. J'ai l'existence, j'ai reçu l'existence ; je la perdrai, un jour : je ne puis donner l'existence comme on donne un objet. Elle est mienne, incommunicablement. Prétendre donner l'existence serait se poser comme une source d'existence, comme un propriétaire, un détenteur de l'existence, qui peut en disposer à son gré. Il faut donc reconnaître les limites infranchissables de la causalité proprement humaine. L'existence elle-même, l'être de l'enfant, relève d'une autre cause [38]. La science l'ignore, mais le caractère propre de l'être existant est tel que son explication nous oblige à chercher au-delà [39].

Or l'intelligence ordonnatrice que nous requérons se présente comme celle d'un être qui a barre sur l'existence, sur la réalité profonde des choses. Pour être à même d'ordonner cette réalité, pour la disposer, il faut qu'il puisse « en disposer », mais jusque dans son intimité même ; il faut qu'il en soit la cause. Seule la cause productrice de l'être peut donner à cet être sa densité propre, ses modalités d'existence, la diversité des natures en lesquelles il s'incarne et l'ordre intérieur, les inclinations particulières de ces natures. On ne peut concevoir l'être en général comme une sorte de pâte molle et homogène susceptible d'être pétrie par quelque puissant artiste. Une intelligence qui ne serait pas celle de cette Cause universelle de l'être ne saurait imprimer aux êtres de la nature qu'un ordre superficiel. Mais la cause des êtres, ou de l'être en tant que tel, ne saurait tenir son être d'un autre. Elle a son être par elle-même. Ce qui veut dire que sa nature, ou son essence, ne comporte rien d'autre que l'être, s'identifie avec l'être lui-même [40].

---

38. La « philosophie » de Marx ne s'embarrasse pas de pareils problèmes. « Tu es engendré par ton père et ta mère... Tu vois donc que, même au point de vue physique, l'homme doit son existence à l'homme. » Karl MARX, *Manuscrits*, pp. 38-41.

39. Le « quelque chose » existant, ou ce qui existe, c'est cela l'être profond des choses. Ce n'est pas une « abstraction », pas plus que le fait d'exister. Sans doute est-ce la même chose d'être un enfant et, pour un enfant, d'être existant ; mais savoir ce qu'est un enfant au point de vue scientifique (sa nature, sa genèse) n'est pas savoir ce qu'est exister pour un enfant, ce qu'est son être et quelle est son origine. C'est par delà l'abstraction de la science que « ce qui existe », le concret suprasensible, cette réalité mystérieuse, inviolable au cœur des problèmes scientifiques, peut être saisie, à la faveur d'une sorte de recueillement de l'esprit. Le plus merveilleux est que les choses soient. L'existence est leur valeur suprême. Une très belle chose qui n'existe pas, qu'est-ce ? Rien. Cet argument sera développé davantage lorsque nous traiterons de la preuve de Dieu par la causalité efficiente.

40. *On pourrait dire aussi bien que toute cause, sensible ou supra-sensible,* dont l'existence est celle d'un être déterminé, si grand qu'on le veuille, exclut **qu'elle puisse communiquer l'existence, ou la susciter à titre d'effet dans un**

Cet Etre, qui est l'existence même, ou dont le tout est d'exister, est l'acte même d'exister subsistant par soi, l'acte d'être dans sa pureté absolue, l'Acte pur, Séparé, non seulement « hors série » mais absolument transcendant, cet Etre qui existe d'une existence indispensable à l'intelligibilité de l'ordre du monde, et comme fondement et cause de cet ordre, est donc la plénitude infinie de l'être, l'Etre absolu.

Cet Etre suprême que le raisonnement métaphysique nous a obligés de requérir est-il bien celui auquel pensent les hommes quand ils nomment Dieu ? Sans doute perçoivent-ils en Dieu d'autres caractères, mais, d'ores et déjà, qui ne reconnaîtrait, dans la propriété d'exister par soi-même, d'être la cause universelle des existants et l'intelligence qui gouverne le monde de la nature, des attributs distinctifs de la divinité, absolument propres à Dieu ? L'Etre qui épuise en soi toute la perfection de l'être est manifestement infini, nécessaire, absolu. Ce que ne sont pas les divers « absolus » des philosophies athées ou panthéistes : la Substance de Spinoza, le Moi de Fichte, la Nature de Schelling, l'Esprit de Hegel, la Volonté de Schopenhauer, l'Inconscient de Hartmann, la Matière de Marx, etc. Principe unique de l'être, et de tout être, l'Intelligence ordonnatrice de l'Univers est celle du Créateur, si, par Créateur (de cette création continuée), on entend celui dont procède, directement et immédiatement, l'être en tant que tel, l'être universel, avec toutes ses nuances et différences.

L'argument que nous avons exposé pourrait alors se résumer ainsi :

Il existe dans le monde infra-humain un ordre universel. Cet ordre ne procède ni de l'homme, ni de puissances matérielles, mais d'une intelligence, supérieure. Ce n'est pas un ordre plaqué, artificiel, car c'est le fond des choses, leur être même, qui est organisé et orienté. Quel est l'être intelligent qui a ordonné ainsi l'être des choses ? Ce ne peut être un quelconque démiurge, un grand Existant, mais quelqu'un qui est l'Etre, l'Etre pur et simple, absolu, infini. Cet Etre, nous l'appelons Dieu.

69-Lyon (6e) M. CORVEZ, O.P.
104 Rue Bugeaud

---

autre être. Un être limité, mesuré dans son être, présuppose un être qui soit sans mesure, c'est-à-dire qui soit l'Etre même, et la cause propre de l'être.

Ces points importants demanderaient plus de développement. Nous les expliciterons dans les preuves suivantes (*dont nous voudrions faire un ouvrage*), tant il est vrai que si chacune de ces preuves se suffit à elle-même, toutes cependant, formant un tout, s'éclairent et se renforcent mutuellement.